



Dans un cabaret perdu quelque part dans l'Europe des années 1930, deux opposés, le bourgeois et l'ouvrier, se livrent à une joute verbale, désabusée et comique, sur le déracinement qui les a unis. Une œuvre difficilement identifiable, très brechtienne, où la douleur et la gaillardise en musique s'entrechoquent en permanence.

Voilà bien un OTNI (**Objet théâtral non identifié**) difficilement qualifiable, à la frontière entre théâtre, musique, fiction et autobiographie. Dans l'œuvre complexe et bizarre de Bertolt Brecht, voici peut-être la pièce la plus personnelle du dramaturge allemand, lequel passa **quatorze ans de sa vie en exil** et mis près d'une décennie à mettre le point final de ses *Dialogues*, publié de façon posthume. Le titre est transparent : d'exil, et de **ce qu'il a d'universel**, voici ce dont il est question ici.

Dans un endroit indéfini, un bar, une gare peut-être, deux personnages se rencontrent, se parlent, échangent leurs expériences. Ziffel, le chimiste, et Kalle, l'ouvrier, sont deux exilés, chassés de leur pays par un **mystérieux dictateur dont Ziffel, de façon comique, ne parvient jamais à se rappeler le nom**, surtout quand il s'énerve. "Comment s'appelle-t-il déjà ?", s'écrit-il alors. Adolf Hitler est décrit ici comme le Voldemort des romans Harry Potter. Il n'est **jamais nommé mais toujours en embuscade dans les conversations**, incompréhensible et toujours craint.

Aux antipodes de la société, **Ziffel, le bourgeois condescendant, et Kalle, l'ouvrier autodidacte**, confrontent leurs convictions, si inutiles désormais, et tentent vainement de trouver comment ce cataclysme dont on devine la gravité – l'avènement du nazisme – s'est abattu sur eux. S'agit-il de ce collègue, médiocre physicien, qui aimait tellement l'ordre et son corollaire – le vide – et qui a fini par rejoindre le parti national-socialiste pour "mettre enfin de l'ordre dans ce pays" ?

Est-ce à cause de gens comme lui que c'est arrivé ? Pourquoi ? Comment ? Kalle comme Ziffel ont vu leur monde s'écrouler sans le savoir et semblent avoir la gueule de bois après s'être réveillés trop tard. D'où quelques citations d'anthologie, prononcées d'un **ton désabusé, irrémédiablement drôles** – "La merde, ce n'est rien d'autre que la matière qui n'est pas à sa place" – ou plus douce-amères :

*Le passeport est la partie la plus noble de l'homme. D'ailleurs un passeport ne se fabrique pas aussi simplement qu'un homme. On peut faire un homme n'importe où, le plus étourdiment du monde et sans motif raisonnable. Un passeport, jamais. Aussi reconnaît-on la valeur d'un bon passeport, tandis que la valeur d'un homme, si grande soit elle, n'est pas forcément reconnue.*

## Entre gaieté et mélancolie

Evidemment, la matière paraît un peu datée, le nazisme pré-Seconde Guerre mondiale tellement lointain. *Dialogues d'exilés* semble parfois représenter **l'impasse intellectuelle de l'entre-deux-guerres** : capitalisme

comme communisme y avaient déjà montré leurs limites. Et l'on sait que de cette guerre des dieux entre communisme et nazisme, nul n'est sorti vainqueur au bout du compte.

Mais d'un dialogue d'une heure et quart, Olivier Mellor parvient à faire une **matière vivante**. Ironiquement, sa mise en scène évoque plutôt un cirque ou un café-théâtre dans lequel les personnages seraient en train d'évoluer, comme en contraste entre la **gaieté du lieu et la mélancolie qui les accable**.

Pour couronner le tout, les deux acteurs sont accompagnés de **musiciens, comparables au chœur antique**, qui commentent l'action et interviennent parfois dans la conversation, avant de se faire sèchement rabrouer par l'un ou l'autre personnage. La musique joue ici la même partition que l'écriture pour Brecht : se souvenir du pays natal, évoqué avec des poèmes parfois maladroits qui chantent les paysages de chaque région allemande.

Pour rendre le texte plus moderne, aussi bien **Jean Yanne que Léo Ferré** ou encore Raoul de Godewarsvelde – qui se souvient encore de ce chanteur français, si populaire dans le Nord et mort en 1977 ? – sont convoqués dans d'hilarants interludes musicaux qui font revivre **l'ambiance cabaret typique des années 1930**.

Même engoncés dans une caricature d'eux-mêmes – le bourgeois arrogant et l'ouvrier envieux – les personnages sont encore **capables de recul par rapport à eux-mêmes**. S'ils n'avaient pas été tous deux des exilés, auraient-ils été capables de se parler, en dépit des différences sociales ?

**La nostalgie, l'incompréhension, la lucidité vis-à-vis de soi-même**, sont des douleurs partagés. À mesure que la conversation se poursuit, et que l'ébriété s'accroît – les personnages ponctuent leurs monologues de bonnes lampées de bière – les confidences prennent un tour plus intimes. Avant un final alcoolisé en forme de joyeux et absurde capharnaüm.

**Julien Vallet**